

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Il y eut une courte hésitation entre les jeunes gens, comme si, pour la première fois, chacun comprenait la gravité d'une parole trop significative.

Ils se regardèrent, comme s'ils redoutaient de constater l'état de leur cœur.

Robert venait de le dire, il partait le lendemain.

A quoi bon nourrir le commencement d'une illusion ?

Tous deux avaient l'instinct du danger ; mais, en même temps, une sourde irritation commençait à gronder au fond d'eux-mêmes.

Pourquoi leur était-il défendu de s'avouer que leur affectueuse entente présageait des sentiments plus doux encore ?

— Vous retournez en Suède ? reprit Carmen.

— Oui, mademoiselle, et je ne sais pas quand j'en reviendrai.

— Le devoir commande.

Robert s'inclina, sachant un gré infini à la jeune fille d'avoir prononcé ces mots.

Elle poursuivit sur un autre ton :

— Tous ici, nous aurions voulu vous garder quelques jours encore.

— Je vous en remercie ; mais pourquoi ce désir ? . . . Je serais resté à Kerlor une semaine de plus, que je n'aurais réussi qu'à rendre plus amère la séparation.

C'était plus fort que lui ; les paroles jaillissaient de ses lèvres ; il ne regrettait pas d'avoir parlé, car sa conscience, après le long combat qui s'était livré en lui, lui disait qu'il en avait le droit. Il avait cependant la gorge serrée par une violente appréhension.

Qu'allait répondre Carmen ?

Mlle de Kerlor avait pâli ; ce n'était plus la jeune fille au geste volontaire, à la frivolité apparente, qui semblait refuser de prendre les choses au sérieux. Ce fait si simple, si peu imprévu du départ de Robert, venait pourtant de la bouleverser d'une façon incroyable.

L'officier ne devina rien tout d'abord ; mais une délicieuse chaleur lui avait envahi le cœur.

La contagion du bonheur ne pouvait que se développer, chez les jeunes gens, après deux cérémonies consacrées à l'exaltation de l'amour conjugal.

Robert eut un soupir de regret. Il reprit :

— Il me semblait déjà que nous nous connaissions depuis très longtemps. . . . Cela me fait beaucoup de peine de partir ainsi.

Carmen s'écria :

— Vous nous regretterez donc ?

— Beaucoup, mademoiselle. . . . Il faut être seul dans la vie pour comprendre ce qui se passe en moi, au milieu d'une famille aussi tendrement unie que la vôtre.

— Vous penserez souvent à nous ?

— Il ne s'écoulera pas une journée, mademoiselle, sans que je me rappelle votre délicate bonté.

Carmen eut un geste.

— Oui, continua Robert, vous avez voulu donner au pauvre officier, au moment où il va reprendre sa route à travers le monde, cette aumône du cœur qui n'engage que celui qui la reçoit. . . . J'ai bien compris et je vous en remercie.

Carmen répliqua vivement :

— Mais, capitaine, votre exil ne saurait être que temporaire.

— Qui sait ?

— Si importante que soient des missions du genre de la vôtre, elles prennent fin.

— Oui, peut-être, après de longues années. . . . Je n'ai même pas le droit d'envisager un avenir où je serai libre. . . . Je ne le veux pas, d'ailleurs, ma vie appartient à mon pays.

— Cependant, vous avez obtenu un congé.

— Il va falloir que je travaille beaucoup en rentrant à mon poste pour arriver au but que je me propose.

— Vous devez donc vous rassurer. . . . Il y a tant de gens, même parmi vos collègues, qui ne cherchent pas à rattraper le temps perdu.

— Le temps perdu ! répondit Robert dont le regard s'illumina ; mais c'est à-dire que, depuis que je vous ai revue, j'ai eu la sensation de vivre deux existences. . . . Votre souvenir restera inoubliable mademoiselle.

Carmen soupira ; subitement une poignante tristesse envahit ses traits.

Elle murmura :

— A votre tour, monsieur, montrez-vous généreux.

Il répliqua, d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Mademoiselle ! . . . Savez-vous bien que pour la première fois de ma vie, j'ai peur. . . . oui, j'ai peur de me tromper.

Il contemplait cette fleur de jeunesse et d'amour : il la respirait ; il se grisait de ce parfum délicieux, sachant bien que l'enchantement allait cesser.

Carmen avait conscience de ce bonheur qu'elle semblait procurer à Robert.

Son sein se soulevait ; elle aurait souhaité qu'il fût plus heureux encore ; elle aurait voulu surtout que ces félicités ne fussent pas sans lendemain.

Ils se sentaient tous deux entraînés par un irrésistible courant de passion.

C'était comme un vertige ; une puissance qui anéantissait leurs volontés les emportait à travers l'espace ; ils franchissaient des torrents, ils côtoyaient des abîmes, rien n'entravait leur course jusqu'à ce paradis terrestre, d'où ils prenaient leur vol pour planer dans l'azur.

Ce fut lui, le soldat sans reproche, qui retrouva le premier la froide notion des choses.

Sa loyauté intrépide lui défendait de verser plus longtemps à cette jeune fille l'ivresse des illusion défendues.

C'était à lui qu'il appartenait de renverser courageusement le frêle édifice de leurs espérances.

Le capitaine Robert d'Alboize n'avait pour ainsi dire que son nom et son épée ; mademoiselle Carmen de Kerlor était à ses yeux une riche héritière.

Tout son honneur de soldat protestait contre l'étrange faiblesse qu'il avait subie ; il se blâma, lui, un homme qui avait vécu déjà, d'avoir voulu profiter de l'inexpérience de cette enfant.

Dans son ombrageuse fierté, il s'accusa d'avoir tenté une œuvre de séducteur. Le capitaine d'Alboize eut un frémissement en songeant qu'on pourrait le prendre pour un chasseur de dot.

Carmen lui répondit :

— Moi, monsieur, je suis plus confiante, je ne doute pas de votre amitié.

Il prononça :

— Vous avez raison, mademoiselle. . . . Nous sommes des amis. . . . Nous resterons des amis.

Elle vit ce regard clair et décidé ; elle comprit que cet homme avait assez d'empire sur lui-même pour ne pas sortir de son devoir, tel qu'il le concevait, d'une façon peut-être trop étroite, trop rigide, suivant elle, mais qui grandissait encore l'officier à ses yeux.

Ce n'était pas la fière mademoiselle de Kerlor qui donnerait le spectacle d'une défaillance en face de cette virilité.

Elle retrouva sa force de caractère : elle ne voulait pas que son imagination continuât à l'entraîner dans le domaine des décevantes chimères.

Leur physionomie refléta un changement d'expression. Ils redevenaient très graves, très réfléchis, tout en gardant dans les yeux le doux rayonnement de leur mutuelle tendresse.

Robert d'Alboize prononça d'une voix où la passion était maîtrisée par la volonté :

— Nous avons été victimes de ce hasard, qui se plaît à égarer les esprits en leur laissant croire qu'une heure bénie a sonné. . . . Oui, à un moment imprévu, on se trouve en présence d'un être qui semble destiné à vous comprendre mieux que ne l'a fait personne jusque-là. Un regard, un sourire, un geste spontané le disent clairement. . . . Puis, chacun passe, et la vision s'évanouit.

— Il n'en est pas toujours ainsi, murmura Carmen.

Robert continua avec le même désenchantement :

— Peut-être, mais il est peu sage de prendre au sérieux les fantaisies du sort. . . . Les êtres pour lesquels luit cet éclair trompeur de prédestination se rencontrent souvent dans des conditions bizarres. Imaginez deux trains se croisant, quand la vitesse est ralentie et que l'on peut examiner les voyageurs. . . . Imaginez deux vaisseaux qui passent assez près l'un de l'autre—ce qui n'exclut pas le danger possible rendant la sensation plus aiguë. Du bord de chaque bastingage, un homme et une femme se contemplent, ils sont l'un avec l'autre pendant quelques secondes. . . . La mer les sépare bientôt.